

TRAIN SPOTTING

TEXTE IRVINE WELSH
ANTI-HÉROS
& HÉROÏNE



16 ANS+

27

OCT

21

NOV

2015

DISTRIBUTION :

Mark: Lucien Ratio

Tommy: Jean-Pierre Cloutier

Sick boy, Begbie:

Charles-Étienne Beaulne

Allison: Claude Breton-Potvin

L'employeur, la mère supérieure:

Marco Poulin

CONCEPTION :

Texte: Irvine Welsh

Adaptation théâtrale: Harry Gibson

Traduction: Wajdi Mouawad

Mise en scène:

Marie-Hélène Gendreau

Assistance à la mise en scène:

Caroline Martin

Décor: Jean-François Labbé

Costumes:

Karine Mecteau-Bouchard

Lumières: Hubert Gagnon

Musique: Uberko

Images vidéo: Jean-Philippe Côté

MARK: Mon problème à moi, c'est qu'à partir du moment où j'sens la possibilité, ou même que j'me r'trouve d'avant l'éventualité d'avoir que'que chose que j'pensais vouloir : une blonde, un appart, une job, des diplômes, du cash, mets-en, ça m'a l'air tellement inintéressant pis plate qu'ça pas aucune valeur pour moi. La junk c'est différent. Tu peux pas y tourner l'dos si facil'ment. A te l'permettra pas. Essayer d'gérer un problème de junk, c'est ça l'défi l'plus ultime. J'veux dire... ça c'est réel'.

PROPOS DE LA PIÈCE

Comme plusieurs jeunes de sa génération, sans emploi, sans le sou, sans repères, Mark Renton erre dans la banlieue d'Édimbourg, en Écosse. Il raconte la déchéance dans laquelle lui et ses amis d'enfance se sont enlisés. Révoltés, désabusés, refusant d'entrer dans le moule que la société voudrait leur imposer, ils ont trouvé refuge dans l'univers de la drogue, croyant rendre leur existence plus supportable. Leur vie oscille entre *shoot* d'héroïne, *overdose* et sevrage, vols, sexe, violence et mort. Entre l'extase du *buzz* et l'état de manque, Mark pose un regard lucide et amer sur un monde qui semble avoir repoussé dans l'ombre toute une frange de sa génération.

L'histoire de Mark Renton et de sa bande a été popularisée en 1996 avec le film *Trainspotting* (*Ferrovipathes*, en français), réalisé par Danny Boyle et mettant en vedette Ewan McGregor dans le rôle principal. Il faut toutefois savoir que ce film, acclamé partout dans le monde, tant par le public que par la critique, est en fait une adaptation d'un roman écrit par l'auteur écossais Irvine Welsh, publié en 1993. Et avant d'être porté à l'écran, ce roman a été adapté pour le théâtre par Harry Gibson en 1994. La pièce *Trainspotting* a été présentée pour la première fois au Traverse Theatre, à Édimbourg.

En 1998, Wajdi Mouawad et Martin Bowman ont traduit et adapté *Trainspotting* pour le Québec. C'est cette version que le Collectif FIX, une jeune compagnie théâtrale de Québec, a présentée au printemps 2013 sur la scène de Premier Acte et que le Théâtre de la Bordée a inclus dans sa programmation 2015-2016.

¹ Toutes les citations de la pièce proviennent de la version traduite et adaptée par Wajdi Mouawad et Martin Bowman en 1998 (non publiée) de la pièce *Trainspotting* de l'auteur écossais Irvine Welsh.

Le trainspotting

Le terme anglais *trainspotting* fait référence à l'activité des amateurs de chemin de fer se tenant sur les quais des gares et dont le hobby est de répertorier et de noter de manière minutieuse les numéros des trains qui passent. Jour après jour, ces *trainspotters* se rencontrent et s'échangent leurs informations, se donnant pour « mission » de reconstituer le trafic ferroviaire. Par extension, ce mot désigne toute personne au comportement obsessionnel. En matière d'héroïne, le *trainspotting* fait allusion aux nombreux points, résultant des injections, qui s'alignent le long des veines des *junkies*, un peu comme des gares sur une ligne de chemin de fer.

Un vide existentiel

Trainspotting se présente sous la forme d'une narration au cours de laquelle Mark Renton relate, avec détails, sans censure, les péripéties de son groupe d'amis. Chaque tableau de la pièce nous fait visiter un épisode de leur sordide voyage, des souvenirs, des drames, des *buzz* d'héroïne, et aussi quelques moments amusants et drôles. Chaque tableau nous transporte dans une étape d'un voyage à l'issue imprécise, comme leur vie. C'est d'ailleurs ce qui les rassemble, ce vide de l'existence, leur manque de repères, l'impression que rien n'est pour eux dans la société. Visiblement, ils ont abdiqué face à l'avenir.

Mark a perdu toute illusion par rapport au monde qui l'entoure. Tout ce que la société lui présente semble « inintéressant pis plate ». Le travail, l'argent, une vie amoureuse, plus rien n'a de valeur réelle pour lui. Il refuse la conformité, se sent frustré du peu de défis que la vie lui offre. Malgré tout, on sent, au fond de lui, un désir de se sortir du gouffre dans lequel il s'enfonce jour après jour. Parmi ses amis, on compte Sick boy, révolté et toujours en manque de *junk*; Begbie, alcoolique, pervers, violent, constamment prêt à se battre; Allison, qui essaie tant bien que mal de concilier rôle de mère, travail dans un restaurant et dépendance à la drogue; et Tommy, adepte de musculation, plus « équilibré », en apparence du moins, plus sensible aussi.

La plupart ne travaillent pas, vivent de l'aide sociale et semblent s'en satisfaire puisque, de toute façon, avoir un emploi voudrait dire « entrer dans le moule », ce qu'ils veulent éviter à tout prix. Mark se permet même, dans une scène plutôt amusante, de donner des conseils à Tommy pour saboter une entrevue d'emploi planifiée par un bureau d'aide sociale :

MARK: D'temps en temps y t'envoyent passer des entrevues pour des vrais jobs, mais là, t'as intérêt à te planter. Mais faut qu'tu t'plantes subtilement, tsé? Si t'en mets trop, ces ostis-là vont t'dénoncer au B.S., pis là, les chiens sales y t'coupent ton chèque. Faut qu't'aies l'air willing, mais faut qu'tu te plantes quand même. Pas toujours facile quand t'es gelé comme une balle.

Bref, il ne se passe pas grand-chose dans leur vie, à part le sexe vite consommé, l'alcool, la drogue... surtout la drogue. Leur existence, on l'aura vite compris, est organisée autour du *smack*, de la *junk*, l'héroïne qu'ils s'injectent à répétition; l'héroïne qui est devenue leur raison de vivre, leur « amante » en quelque sorte, mais aussi leur prison, puisque c'est désormais elle qui a le contrôle. Leur drame se joue donc entre les états de manque et les *buzz*. Pour Mark, le *smack* apparaît comme la seule façon de faire face à la vie vide et mensongère que le monde leur offre, à lui et à sa génération. C'est une façon de tromper les illusions. C'est du moins ainsi qu'il présente les effets de l'héroïne à Tommy:

MARK: Ça m'fait croire qu'les choses sont plus vraies. La vie est vide pis plate. On a tellement d'espoirs au début, pis après on crisse tout ça à pou-belle pis là on s'rend compte qu'on va mourir sans avoir trouvé une seule réponse. On s'tape une vie courte pis pleine de déceptions, pis là, on meurt. On remplit not' vie avec toute sorte de marde, des affaires comme une carrière pis des relations pour s'faire croire que ça vaut la peine. Le smack, c't'une drogue honnête, parce qu'a t'enlève tes illusions. [...] Une fois qu't'es passé par là, tu vois toute la souffrance du monde pis tu peux pus t'anesthésier contre elle.

Mark présente l'héroïne comme une drogue « honnête » qui enlève les illusions. Mais quand plus rien ne va, elle devient vite un refuge, et dès lors, on peut facilement penser qu'elle sert à fuir la réalité plutôt qu'à y faire face.

L'enfer comme refuge

Au départ, la vie des *junkies* semble suivre une routine « confortable »: regarder des films, avoir des relations sexuelles, boire de l'alcool, trouver de l'argent pour la drogue, se *shooter*, vivre un bon *buzz* et continuer ainsi jusqu'au prochain

état de manque. Mais tout bascule à partir du moment où un drame survient: la mort du bébé d'Allison, dont on ne connaît pas la cause, mais qu'on soupçonne être liée à une négligence. Devant l'horreur, paralysés par la peur, la seule issue qu'ils voient: s'injecter une bonne dose de *smack*. Comme Mark le dit lui-même: «Fait qu'j'ai dit... j'ai dit c'que j'dis toujours quand y'arrive que'que chose d'*heavy*: «M'as faire un *shoot*.» Même Allison, la mère, demandera sa dose à ce moment du drame.

Leur routine devient vite une descente aux enfers. Croyant être libres, ils sont en fait prisonniers de l'emprise du dieu «héroïne». C'est elle qui rythme leur vie. Quand le manque se fait sentir, il y a urgence de se satisfaire, même avec des «suppositoires d'opium» s'il le faut. Johnny, le *dealer*, surnommé la Mère supérieure, connaît bien ce que sont prêts à faire ceux qui sont en état de manque, et il sait en profiter.

Tommy aussi finira par s'enfoncer dans cet univers glauque, lui qui s'était pourtant toujours tenu à l'écart de l'héroïne. Mais, affecté par une rupture amoureuse, il insiste auprès de Mark pour «essayer», «juss essayer», juste une fois. De toute façon, il est capable d'en prendre, il n'y a pas de danger, il ne deviendra pas dépendant après un seul *shoot*. Sa descente se fera pourtant à une vitesse vertigineuse, au point de mettre sa vie en danger.

Quant à Mark, il sera hospitalisé à la suite d'une *overdose*, le «cauchemar du *junkie*». Il ira en sevrage. Mais il n'est pas si simple de dire adieu à l'héroïne. Elle sait se rendre indispensable et rappeler à elle ses victimes, malgré toutes leurs bonnes intentions. Elle les fait souffrir jusqu'à ce qu'ils admettent leur incapacité à se passer d'elle :

MARK: Ça commence toujours pareil: une 'tite nausée au fond de l'estomac pis avec une charge de panique pas contrôlable. Quand j'commence à êt' conscient d'la douleur, de «désagréable», ça devient rapidement «insupportable». Le mal de dents m'pogne à mâchoire pis jusque dans l'creux des yeux. La sueur m'envahit... pis des frissons m'couv'ent le dos comme la p'tite neige sur l'toit des chars. Faut faire de quoi. Pas question de rester là, sans rien faire, en attendant d'faire face à musique. Chu en manque... en manque... en manque!

La seule façon de calmer l'angoisse et la douleur, c'est de courir chez le *dealer* et d'accepter n'importe quoi, pourvu que ça soulage. Et chaque fois, à chaque tentative de sevrage ratée, on s'enfoncé un peu plus dans la fange, pour ne devenir qu'une ombre dans les couloirs sombres d'une société déshumanisée.

Une génération en manque de repères

En mettant en scène des jeunes marginaux qui tentent d'anesthésier leur vie, *Trainspotting* nous oblige à nous poser des questions sur notre société, sur la façon dont on s'occupe des générations qui nous suivent, de certains jeunes qui ne se reconnaissent pas dans le modèle et les valeurs qu'on veut leur imposer. Leur dérive doit impérativement nous interpeller.

Ces jeunes, on préfère souvent les ignorer, parce qu'ils dérangent, parce qu'ils sont la preuve vivante que tout ne fonctionne pas aussi bien qu'on voudrait le croire dans un monde qui prétend tout contrôler. Ils sont pourtant partout, non seulement à Édimbourg, mais aussi dans une ville prospère comme Québec. Leur comportement marginal n'est probablement qu'un reflet de leur quête identitaire, de leur manque de repères. C'est aussi un appel au secours devant une vie aux horizons bouchés. On leur dit qu'ils doivent « se caser », mais on ne leur donne aucune raison qui pourrait les motiver à le faire.

Bref, ces laissés-pour-compte mettent en évidence des ruptures entre les générations et nous rappellent, comme société, l'importance de bien s'occuper de nos enfants, de s'intéresser à eux. C'est ce dont prend conscience le vieil ivrogne à la fin de la pièce, quand il croise Mark et Franco dans un bar :

ALLISON : Le vieil ivrogne... son visage ravagé par l'alcool et par le vent glacial qui souffle cruellement de la mer du Nord. Comme si tous les vaisseaux sanguins ont éclaté sous la peau. Son visage s'est crispé lorsqu'il les a vus en train d'boire, rire et sortir. Ça lui faisait penser qu'un d'ces deux jeunes pourrait être son fils. Et plus qu'un peut-être ! Il est responsable d'avoir fait v'nir beaucoup d'monde au monde, quand les femmes le trouvaient encore beau. Mais si un jour il reconnaît un d'ses fils, il n'aura rien à lui dire. Il n'en a jamais eu.

IRVINE WELSH (AUTEUR DE *TRAINSPOTTING*)

Je dirais que, de nos jours, en tant qu'artiste, il est essentiel de dire les vérités. Nous vivons à une époque extrême, incertaine, ce que jamais ne laissent filtrer les discours des politiciens, les médias, les activités et la culture d'entreprise ainsi que la majorité des industries du divertissement. Il s'agit là d'une envie folle de fuir la réalité, de jouer du violon pendant que Rome brûle. Certes, il importe de divertir, mais il faut aussi donner à la société un coup de pied aux fesses².

Irvine Welsh

Irvine Welsh est né le 27 septembre 1958 à Édimbourg, en Écosse. Il est issu d'une famille modeste du quartier populaire de Leith, ce même quartier où évoluent ses personnages de *Trainspotting*. En 1962, la famille Welsh déménage dans le centre d'Édimbourg.

À l'âge de 16 ans, il quitte l'école secondaire d'Ainslie Park. Il occupe divers petits emplois avant de partir pour Londres, en 1978. Essayant de rattraper l'éducation qu'il a ratée, il étudie l'informatique en même temps qu'il travaille pour la mairie de Londres. Il s'intéresse aussi à la scène *punk*, devenant guitariste et chanteur pour des groupes locaux. Durant cette période, entre 1981 et 1983, il est accro à l'héroïne.

Vers le milieu des années 1980, Irvine Welsh devient agent immobilier, mais après quelques déboires, il décide de

retourner à Édimbourg. Il y occupera un emploi au Département du logement de la municipalité. Il retourne également aux études en vue d'obtenir un MBA (Master of Business Administration) à l'université Heriot Watt.

Toujours attiré par la musique, c'est au mouvement *rave*, cette fois, qu'il s'intègre, notamment comme DJ. De plus, à partir d'anciennes expériences personnelles notées dans des journaux intimes, il se met à écrire ce qui deviendra plus tard le roman *Trainspotting*. Après la publication de quelques parties du texte dans des magazines, on recommande Irvine Welsh à Robin Robertson, de la maison d'édition Secker & Warburg, qui décide de publier le roman, même s'il est convaincu qu'il a peu de chance de connaître un succès populaire.

² Extrait d'une entrevue avec Irvine Welsh publiée sur le site officiel de l'auteur : <http://irvinewelsh.net/biography/item.asp?id=21&t=Interview-with-Gordana-in-Macedonia> (Consulté le 8 février 2015)

Quand le roman est publié en 1993, il suscite la controverse. Son langage cru et sa manière brute de décrire la vie de jeunes marginaux en choquant plusieurs, particulièrement dans certains milieux littéraires établis. On lui reproche sa vulgarité, sa violence gratuite, son rapport à la drogue, etc. Ces critiques n'empêcheront toutefois pas *Trainspotting* de faire son chemin. Comme on le sait, le roman est adapté pour la scène en 1994 et connaît un succès non seulement en Écosse, mais dans tout le Royaume-Uni, à tel point que Welsh peut désormais quitter son emploi de jour pour vivre de son art. En 1996, l'adaptation cinématographique de *Trainspotting* fait connaître l'auteur dans le monde entier.

À ce jour, le roman *Trainspotting* s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires au Royaume-Uni seulement, un phénomène en soi. Malgré que Welsh demeure toujours une figure controversée, plusieurs autres de ses écrits (romans, nouvelles, pièces de théâtre) ont connu un énorme succès. C'est le cas, entre autres, de *Filth (Une ordure, 1998)* ou de *Glue (2009)*. On retrouve également les personnages de *Trainspotting* dans une suite publiée en 2008 (*Porno*) ainsi que dans *Skagboys (2012)*, où on voit comment les personnages Mark Renton et Sick boy, durant leurs jeunes années, ont échoué dans la dépendance à l'héroïne. Plusieurs des textes d'Irvine Welsh ont été adaptés pour le cinéma.

En 2005, Irvine Welsh s'est marié à une Américaine. Sa vie se passe désormais entre la Floride, où il passe ses hivers, et l'Écosse, qu'il visite régulièrement pour sa famille, ses amis et son travail.

Le défi de la traduction

Wajdi Mouawad et Martin Bowman signent la version québécoise de *Trainspotting*. Auteur, metteur en scène, comédien, directeur artistique, Wajdi Mouawad est une figure importante de la dramaturgie québécoise et francophone. On lui doit des œuvres telles que *Littoral (1997)*, *Incendies (2003)* ou *Forêts (2006)*. Il a signé l'adaptation de nombreux textes, dont *Trainspotting*, en 1998. Martin Bowman, pour sa part, est né à Montréal, mais d'une famille écossaise. Avec William Findlay, il a traduit plusieurs textes québécois en écossais, parmi lesquels *Les belles-sœurs*, de Michel Tremblay, en 1998.

Le défi dans la traduction d'un texte comme celui de *Trainspotting* vient essentiellement du langage caractéristique de l'écriture d'Irvine Welsh, un langage cru, violent, direct, à l'image de celui des jeunes marginaux des quartiers populaires d'Édimbourg. C'est donc une langue minoritaire d'un contexte bien localisé qu'il faut rendre dans un autre contexte, celui du Québec, et ce, sans amoindrir son oralité et sa vérité brute.

Wajdi Mouawad et Martin Bowman, dans leur travail de traduction, ont utilisé un langage populaire purement québécois, le joul. Ce choix semblait aller de soi pour rendre justice au texte d'Irvine Welsh et lui donner toute sa force pour le public d'ici, car « la traduction est avant tout une adaptation qui s'adresse à une communauté donnée, à une époque déterminée de son histoire³ ». Une des particularités de ce langage est l'emploi, très marqué dans *Trainspotting*,

du juron. Et ce n'est pas gratuit ici, car, n'en déplaise à certains, le juron est souvent indissociable de la langue parlée par certains jeunes marginaux. Par exemple, dans le cas de Begbie dans la pièce, le juron exprime directement, crûment, la violence et l'état d'âme dans lesquels il se trouve. Il y a donc « dans le sacré toute l'inscription sociale et émotive du personnage, une puissance et une rythmique du langage⁴ ».

³ Murielle CHAN-CHU, « *Trainspotting* au théâtre : une adaptation culturelle », *Post-scriptum*, septembre 2014, [En ligne]. [<http://www.post-scriptum.org/trainspotting-au-theatre-une-adaptation>].

⁴ *Ibid.*

LES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES : GÉNÉRALITÉS

Café, tabac, alcool, marijuana, GHB, ecstasy, cocaïne, héroïne, médicaments : toutes ces substances, et bien d'autres, sont des psychoactifs. Leurs effets varient énormément en fonction des produits, des individus et de l'usage qu'on en fait. Toutefois, tous provoquent des réactions dans le corps et en modifient le fonctionnement. Ils peuvent entraîner des changements dans les perceptions, les émotions, l'humeur, les comportements, la conscience.

De façon générale, les substances psychoactives peuvent être regroupées en trois grands groupes selon leur effet :

- les stimulants (cocaïne, crack, amphétamines, caféine, nicotine, etc.) : ils augmentent l'activité du cerveau et rendent le consommateur plus alerte et énergique ;
- les dépresseurs (alcool, GHB, héroïne, méthadone, colle, essence, etc.) : ils diminuent l'activité du cerveau et relaxent l'utilisateur ;
- les perturbateurs (cannabis, ecstasy, LSD, PCP, etc.) : ils modifient les perceptions et les émotions, on les appelle aussi « hallucinogènes ».

À ces trois groupes s'ajoutent les médicaments, essentiellement ceux utilisés pour les troubles mentaux (antidépresseurs, somnifères, etc.), de même que les androgènes et les stéroïdes anabolisants, surtout utilisés en milieu sportif.

De l'usage récréatif à la dépendance

Il importe de différencier les différents usages qu'on fait des substances psychoactives. On parle d'usage récréatif lorsqu'on consomme de façon occasionnelle et modérée, n'entraînant généralement pas de complications pour la santé physique et mentale. Ce n'est cependant pas le cas de l'usage abusif, qui implique des risques sanitaires et sociaux. Si on consomme dans des situations où on se met en danger (notamment en conduisant un véhicule), si on commet des délits liés à l'usage de drogues, si on rencontre des difficultés à remplir ses obligations personnelles, familiales, professionnelles, il se peut qu'on soit en situation d'abus.

Quand notre vie quotidienne tourne essentiellement ou exclusivement autour de la recherche et de la prise de substances psychoactives, on parle alors de dépendance. Cette dépendance peut être physique ou psychologique, parfois

les deux. Les personnages de *Trainspotting* ont tous les symptômes reconnus des dépendants : impossibilité de résister au besoin de consommer, accroissement de l'anxiété avant la consommation, soulagement ressenti lors de la consommation et sentiment de perte de contrôle de soi.

La consommation au Québec

Si on ne tient compte que des drogues illicites, on constate que c'est le cannabis qui est le produit le plus consommé au Québec. Environ 40% des Québécois âgés de 15 ans et plus en auraient consommé au moins une fois dans leur vie⁵. Le taux de consommation des autres drogues illicites est nettement plus faible.

Les Québécois âgés entre 15 et 24 ans sont les plus grands consommateurs de drogues, toutes catégories confondues. Les principaux motifs évoqués par les jeunes pour la consommation sont les suivants : la relaxation, la recherche du plaisir, la valorisation (souvent liée aux effets inhibiteurs des substances psychoactives), la fuite des problèmes et des difficultés de la vie, la satisfaction d'une curiosité⁶.

Le cas de l'héroïne

L'héroïne (nommée également *smack*, *junk*, *horse*, *schnouff*, blanche, etc.) est un opiacé (donc un dérivé de l'opium) obtenu à partir de la morphine. Elle se présente sous forme de poudre et est généralement injectée par voie intraveineuse, même si elle peut aussi être avalée, fumée ou inhalée. Injectée, l'héroïne produit d'abord ce qu'on appelle un « *rush* », une intense sensation de plaisir de très courte durée. Suit un état d'euphorie apaisante, d'insouciance et de sérénité, qui peut durer quelques heures, souvent accompagné de vertiges et de nausées.

Le plaisir euphorisant des premières expériences s'estompe généralement au bout de quelques semaines, ce qui pousse les usagers à augmenter le dosage et la fréquence de la consommation pour retrouver l'effet initial. Surviennent alors des troubles divers : insomnie, perte d'appétit, sueurs, constipation, etc. Pour contrer ces effets, on augmente encore la quantité consommée et la fréquence. Très vite, la dépendance s'installe et la vie devient totalement centrée sur la drogue. Dès lors, la vie de l'héroïnomane n'est plus qu'une alternance entre des états d'euphorie et des états de manque, ces derniers provoquant

⁵ Source : Mohamed BEN AMAR, *Drogues, savoir plus, risquer moins : le livre d'information*, Montréal, Centre québécois de lutte aux dépendances, 2014, p. 82.

⁶ D'après Marlène FALARDEAU, *Dans les tripes de la drogue et de la violence : mieux comprendre ces jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, p. 116-119.

de l'anxiété, de l'agitation et de nombreux symptômes physiques. Outre les problèmes sanitaires, la dépendance à l'héroïne est aussi à l'origine d'un phénomène de marginalisation sociale qui touche de nombreux usagers.

La surdose (ou *overdose*) d'héroïne entraîne une détresse respiratoire, un coma, voire la mort. Un autre danger associé à sa consommation est le risque d'infection par les virus du sida et des hépatites B et C, si les seringues utilisées sont partagées. L'injection de drogues par voie intraveineuse est d'ailleurs la troisième cause en importance du VIH au Québec⁷.

Une « piquerie » à Québec ?

Un centre d'injection supervisée (« piquerie ») est un endroit où des toxicomanes peuvent aller pour s'injecter des drogues sous supervision médicale, et ce, en toute légalité. Un des objectifs d'un tel centre est de mieux encadrer les utilisateurs de drogues intraveineuses (dont la cocaïne et l'héroïne) et ainsi de prévenir la propagation des maladies transmissibles par le sang, comme le VIH et les hépatites, par exemple en fournissant des seringues gratuites et à usage unique. À Québec, depuis quelques années, un projet d'implantation d'une « piquerie » dans le quartier Saint-Roch suscite la controverse, plusieurs commerçants craignant l'impact social que pourrait avoir un tel service.

Une aide disponible

De nombreux organismes et groupes peuvent offrir de l'aide à ceux et celles qui sont aux prises avec un problème de toxicomanie ainsi qu'à leurs proches. Le service **Drogues: aide et référence** a mis en place une ligne téléphonique confidentielle et accessible en tout temps (**1 800 265-2626**), que ce soit pour obtenir des informations, connaître les ressources disponibles dans sa région ou simplement trouver une oreille attentive. Les CSSS (Centres de santé et de services sociaux), présents dans tous les quartiers, sont aussi des ressources auxquelles on peut s'adresser pour trouver de l'aide.

⁷ Mohamed BEN AMAR, *op. cit.*, p. 110.

Pour en savoir plus...

BEN AMAR, Mohamed. *Drogues, savoir plus, risquer moins : le livre d'information*, Montréal, Centre québécois de lutte aux dépendances, 2014.

CHAN-CHU, Murielle. « *Trainspotting* au théâtre : une adaptation culturelle », *Post-scriptum*, septembre 2014, [En ligne].
[<http://www.post-scriptum.org/trainspotting-au-theatre-une-adaptation>].

FALARDEAU, Marlène. *Dans les tripes de la drogue et de la violence : mieux comprendre ces jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014.

Ferrovipathes [enregistrement vidéo], réalisateur : Danny Boyle, Montréal, Alliance Atlantis Vivafilm, 2004.

WELSH, Irvine. *Trainspotting* [roman], Paris, Éditions de l'Olivier, 1996.

Quelques sites Internet :

<http://irvnewelsh.net>

Site officiel d'Irvine Welsh [en anglais]

<http://www.drogue-aidereference.qc.ca>

Service d'information et de référence sur les drogues

<http://www.parlonsdrogue.com>

Informations diverses sur les drogues et la toxicomanie

